

questions  
de communication

## Questions de communication

9 | 2006

Rôles et identités dans les interactions conflictuelles

---

### L'Exil : Espace dans la Parole perdue

Approche de la Communication Identitaire

*The Exile : Space in the lost Word. Approach of the Identity Communication*

**Stefan Bratosin**

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7938>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7938

ISSN : 2259-8901

#### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2006

Pagination : 287-298

ISBN : 978-2-86480-869-5

ISSN : 1633-5961

#### Référence électronique

Stefan Bratosin, « L'Exil : Espace dans la Parole perdue », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7938> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7938

---

Tous droits réservés

## > NOTES DE RECHERCHE

STEFAN BRATOSIN

Laboratoire d'études et recherches appliquées en sciences sociales  
Université Toulouse 3  
stefan.bratosin@iut-tlse3.fr

### L'EXIL : ESPACE DANS LA PAROLE PERDUE. APPROCHE DE LA COMMUNICATION IDENTITAIRE

**Résumé.** — En réitérant des parcours et réaménageant des limites, la prise de la parole de l'exilé réactive les deux principales dimensions constitutives communes des concepts d'exil et d'identité, c'est-à-dire le cheminement et la discontinuité. Mais ces notes ne visent la prise de la parole que dans la mesure où prendre la parole s'apparente à la perte de la parole. La question posée est précisément de savoir si l'écriture, comme pratique de la perte de la parole, réactive l'expérience de l'exil dans la construction d'une identité d'exilé par les mêmes moyens que la prise de la parole. Les éléments de réponse apportés ici participent de la mise à l'épreuve de l'hypothèse que la communication de l'identité de l'écrivain exilé repose sur des références à l'organisation de l'espace, organisation de l'espace restituée au lecteur en rapport avec la continuité et la fragmentation spatiale.

**Mots clés.** — Communication identitaire, écriture, espace, exil, parole.

Détermination fondamentale pour l'expérience de l'individu exilé (Calhoun, 1994 : 9-10), l'identité participe d'un processus de production de sens (Castells, 1999 : 17), c'est-à-dire d'un processus de communication. En effet, la construction du sens de l'identité de l'exilé n'est pas le produit d'un acte historique unique, mais le résultat d'un enchaînement d'exils multiples et récurrents. Par exemple, chaque fois que l'exilé prend la parole, il vit l'exil. Il repart en exil. Il le réitère par des références symboliques, car il n'est pas seulement l'habitant d'une ville ou d'un pays, mais aussi l'habitant de deux langues ou le plus souvent l'habitant d'entre deux langues (Gürsel, 2003). Dès lors, le perpétuel départ en exil qu'est la prise de parole assujettit la production de sens identitaire à une autre production, celle des récits d'espaces de tous ordres : espace géographique, espace public, espace cognitif, etc. Ainsi, en réitérant des parcours et réaménageant des limites, la prise de la parole de l'exilé réactive-t-elle les deux principales dimensions constitutives communes des concepts d'exil et d'identité : le cheminement et la discontinuité. Mais ces notes ne visent la prise de la parole que dans la mesure où cet acte s'apparente à la perte de la parole. La question posée est précisément de savoir si l'écriture comme pratique de la perte de la parole (de Certeau, 1990 : 283) réactive l'expérience de l'exil dans la construction d'une identité d'exilé par les mêmes moyens que la prise de la parole. Issus de l'étude du texte *Le pas si lent de l'amour* (Bianciotti<sup>1</sup>, 1995), les

---

<sup>1</sup> H. Bianciotti est né le 18 mars 1930 de parents piémontais, dans la *Pampa* en Argentine. À 12 ans, il est entré au séminaire et il en sort à 18 ans. En 1945, il avait commencé à y étudier la langue française en confrontant quelques textes en prose de Paul Valéry à leur traduction espagnole. Il quitta l'Argentine en février 1955. D'abord, il s'arrêta à Rome où il va connaître la faim. Ensuite, il a vécu 4 ans en Espagne, avant d'arriver à Paris, en février 1961. Un an plus tard, il commençait à rédiger des rapports de lecture pour les éditions Gallimard. En 1969, à la demande de M. Nadeau, son premier éditeur, il publiait un premier article dans *La Quinzaine littéraire*. Trois ans plus tard, il devenait journaliste littéraire au *Nouvel Observateur*. Au bout d'une quinzaine d'années, il avait écrit quatre romans, une pièce de théâtre et un recueil de nouvelles, traduits en français par Fr. Rosset. À partir de 1982, conscient des différences d'esprit entre les langues, il n'écrivit plus qu'en français. Par là, il est fidèle aux admirations de son adolescence, parmi lesquelles Valéry, Claudel et Jouhandeau. Le passage à la langue française marque le dernier temps de ce qui a été vécu comme un retour en Europe. Après être entré d'abord aux éditions Gallimard, qu'il quitte en 1989, il devient membre du comité de lecture des éditions Grasset et Fasquelle. En outre, il est critique littéraire au journal *Le Monde*. H. Bianciotti a été naturalisé français en 1981. Il a reçu le prix Médicis étranger, en 1977, pour *Le Traité des saisons*, ainsi que le prix du Meilleur livre étranger, en 1983, pour *L'Amour n'est pas aimé* ; *Le Pas si lent de l'amour* est son quatrième livre écrit en français après *Sans la miséricorde du Christ* (Prix Femina, 1985), *Seules les larmes seront comptées* (1989) et *Ce que la nuit raconte au jour* (Prix de la Langue de France, 1992). Le prix Prince Pierre de Monaco lui a été décerné, en 1993, pour l'ensemble de son œuvre et, en 1994, le Prix de la langue de France. Il a été élu à l'Académie française, le 18 janvier 1996, au fauteuil d'A. Frossard.

éléments de réponse suivants participent donc de la mise à l'épreuve de l'hypothèse que la communication de l'identité de l'écrivain exilé repose sur des références à l'organisation de l'espace, une organisation de l'espace parvenue à la conscience de l'auteur par des « activités de subjectivisation » (Mucchielli, 1999 : 36), et restituée au lecteur en rapport avec la continuité rendue manifeste par l'espace parcouru et la fragmentation spatiales portées à l'évidence par l'espace borné.

## L'espace parcouru

Si tous les parcours ne conduisent pas nécessairement à un exil, tout exil apparaît comme l'aboutissement d'un parcours. Par conséquent, dans la mesure où le parcours est une délimitation permettant de saisir l'expérience de l'exil, alors la construction du sens de l'identité de l'exilé ne peut en aucun cas faire l'économie de cette référence spatiale. Il s'agit d'une référence spatiale qui engage toute la dynamique du terme. Le parcours est un espace, certes, mais, il est également révélateur d'espaces et de pratiques d'espace. À ce titre, il relie l'exil à un itinéraire. Il n'y a pas d'exil hors d'un trajet. Il n'y a pas de vécu d'exil sans passage et il n'y a pas non plus de discours sur l'exil manquant « des vecteurs de direction, de quantité, de vitesse et la variable de temps » (de Certeau, 1990 : 173) : *Le pas si lent de l'amour* (Bianciotti, 1995). Le parcours se révèle alors une dimension *sine qua non* du processus de construction du sens de l'identité de l'écrivain exilé. Ici, la prégnance de cette dimension ressort d'une manière particulièrement forte, puisqu'il est question d'une production de sens identitaire qui repose dans ce cas sur un attribut culturel (Castells, 1997), sur une manifestation de l'esprit humain (Cassirer, 1923/1929), c'est-à-dire sur un élément constitutif fondamental de la conscience de soi, à savoir le langage, comme l'écrit en l'occurrence Paul Ricœur (1986 : 206). Comme forme symbolique de la communication identitaire de l'écrivain exilé, le langage met ainsi en évidence un discours permettant de distinguer une organisation de l'espace structurée sur la forme du cheminement dont les indices spécifiques sont : l'ordre successif des lieux, la référence au point de départ, le rapport à l'image, la contextualisation de soi en termes de mouvement.

L'identité de l'exilé est marquée par un changement de place<sup>2</sup>. Paradoxalement, ce changement est entretenu dans l'expérience de l'exil par l'absence de place à laquelle l'exilé doit faire face. Or, cette absence est le principe se trouvant au cœur même du concept de déplacement. Par conséquent, pour qu'il y ait exil, il est absolument

---

<sup>2</sup> Par exemple, Sénèque (1992 : 44-50) trouvait que « l'exil est un changement de lieu ».

nécessaire que des positionnements soient modifiés, que l'ordre des lieux se présente à la conscience avec les traces d'une mutation concernant les déterminations identitaires. Communiquer son identité devient alors, pour l'exilé, repérer ces lieux, saisir ses rapports à ces lieux et rendre compte du nouvel ordre des lieux dont participe son existence. Pour y parvenir, son premier souci est de placer l'espace dans le temps à travers les lieux, ou d'inscrire ceux-ci dans le temps, c'est-à-dire de les rattacher à une succession. Ainsi retrouve-t-il le sens d'une continuité et d'une permanence identitaire (Sainsaulieu, 1988 : 318). Naples, Rome, Madrid, Paris, hauts lieux du vécu d'Hector Bianciotti, apparaissent dans *Le pas si lent de l'amour* comme des villes ancrées dans son parcours d'exilé par l'ordre normatif du successif. La succession est illustrée aussi bien par l'enchaînement narratif que par les références langagières participant des déterminations temporelles. Naples est « à son réveil » lorsqu'elle accueille l'exilé, alors que l'exilé s'était mis en route pour lui réclamer son « avenir » (Bianciotti, 1995 : 14-15), l'arrivée de l'exilé à Rome est un « moment solennel » (Bianciotti, 1995 : 42-43), à Madrid il pose ses valises « le 30 octobre 1955 » dans une chambre qu'il va occuper « pendant quelques semaines » (Bianciotti, 1995 : 169) et c'est « en attendant le matin » qu'il se dit « je suis à Paris » (*ibid.* : 294). Mais, dans la communication identitaire de l'écrivain exilé, l'ordre successif des lieux n'est pas une exclusivité réservée à l'espace géographique, à une évidence physique, à la dimension concrète, c'est-à-dire substantielle et touchable, de l'étendue accueillant le parcours de l'exilé. Il couvre aussi et domine encore davantage l'espace immatériel, l'étendue symbolique dont participe le parcours de l'exilé : « L'enfant rêvait de l'autre côté de l'horizon ; l'adolescent, d'un voyage, du seul voyage, l'Europe. Il en fit deux : jeune homme, j'exauçai leur désir ; ensuite, en somnambule et par des chemins de contrebandiers, je passai de ma langue d'enfance à celle de mon pays d'élection. À l'instar de ces gens qui, sans entrer pour de bon dans votre vie, s'obstinent à la côtoyer et, bien plus que vos intimes, vous privent de liberté, parmi les choses qui vous sont arrivées ou que, poussé par une envie de connaissance ou de plaisir, vous avez apprises, certaines se fraient un chemin en vous, s'y développent à votre insu, un jour vous vous apercevez que tout en vous aspire à leur obéir. Ainsi du Français. Jamais je ne saurais s'il m'a vraiment accepté, mais que tel le lierre qui s'enroule autour d'un arbre il a desséché en moi l'espagnol » (*ibid.* : 329-330).

Utilisée par l'écrivain afin de communiquer son identité d'exilé, une seconde manière récurrente, qui s'inscrit dans la logique même du parcours, est l'opposition entre la sédentarité et l'éloignement. Lorsque, dans son texte, l'angoisse, l'abandon, la nostalgie, le deuil, la séparation sont engagés pour élaborer une perception de l'espace qui, dans cette

perspective, est une forme d'identification à soi, l'écrivain exilé se rapporte au point de départ de son exil. Celui-ci peut être le lieu du désenchantement vécu tragiquement à un moment donné, celui de l'humiliation infligée au rêve par l'impitoyable et cruelle réalité du besoin de survivre ou encore, celui où s'éteint un autre exil : « Plus d'un demi siècle avant, du temps que mon pays demandait à l'Europe entière de venir; mes aïeux y débarquaient – mon père, tout petit ; ma mère dans le ventre de sa mère ; partis à la recherche de l'Eldorado dans les terres de là-bas, où l'Italien a défriché l'étendue vierge, ils avaient récolté le bonheur triste de survivre » (*ibid.* : 10). Cependant, ce point de départ peut apparaître non seulement comme une instance diffuse, perdue dans un certain brouillard, abandonné au passé, mais également d'une manière claire, avec les éléments précis du détail. Le départ de l'écrivain ne relève pas d'un « quelque part » en Argentine. Il est précisément désigné à Buenos Aires. À Rome, l'écrivain exilé se demande : « Étais-je à Rome, ou encore à Buenos Aires ? » (*ibid.* : 89) ; à Madrid il retrouve « cette élocution toute de vantardise qui me mettait déjà les nerfs à vif dans les cafés de l'Avenida de Mayo, à Buenos Aires, colonisés par des Espagnols » (*ibid.* : 171) ; au détour d'une rencontre en terre d'exil, il se souvient d'une connaissance faite « dans un endroit précis de Buenos Aires exigü et bondé : au théâtre Colon, dans les couloirs du troisième étage qui menait aux fauteuils en bas des loges, où, faute de place assise, on pouvait se tenir debout » (*ibid.* : 91).

L'image transcodée – c'est-à-dire mise en texte – employée par l'écrivain exilé afin de marquer son passage banal dans un lieu d'exception, ou pour renfermer son vécu particulier dans un espace commun (Wolton, 1997 : 380), est une troisième indication, sans doute l'une des plus fréquentes, d'identification de soi à un parcours. Cette image est complexe, et sa construction relève d'une certaine réflexivité. Ce n'est pas l'image de l'espace emprunté par le parcours de l'exilé qui arrive au lecteur, mais l'expérience de l'étranger à laquelle l'image s'offre comme vecteur de communication. L'image proposée par l'écrivain renferme les coïncidences et les décalages entre sa propre perception de soi et celle de l'espace d'autrui comme reflet de lui : « Il faudrait que l'étranger s'aventure dans ces ruelles-couloirs si étroites que trois mouchoirs tiendraient à peine sur la cordelette destinée au séchage, pour qu'il se fasse une idée des *bassi* tels qu'ils s'offraient au promeneur lors de mon arrivée à Naples, dix ans après la fin de la guerre : tanière aux parois humides, grottes polies par l'industrie des hommes, où règne une pénombre qui rendait complexe le rougeoiement de la brise dans un foyer de fortune ; il pourrait apercevoir ainsi un entassement de lits pliés autour d'un seul grand lit, des meubles et d'objets, irréductible à toute tentative de déblayage » (Bianciotti, 1995 : 21). L'image d'un espace n'a pas de valeur en soi pour l'écrivain exilé. Elle n'a rien de direct sinon la

médiation de sa propre identification à cet espace. Elle est uniquement un cadre dans lequel l'écrivain exilé trouve opportun de livrer à autrui une perception de sa situation : « Me voilà donc dans la chambre vaste et glaciale, basse de plafond, au sol carrelé qui, décelé ici et là, claque sous le pas ; à coté de la fenêtre qui donne sur la rue de la Montera, un trépied de fer soutient une cuvette et un broc en émail pour les ablutions, qui me rappelle celui de mes sœurs, là-bas dans la ferme, par le motif des fleurs en relief ; le lit est étroit et concave ; sur la table de nuit, une lampe à abat-jour vieux rose, et un bougeoir : on m'a prévenu que la dépense d'électricité n'est pas comprise dans le loyer – et on m'a montré le compteur caché derrière la penderie que dissimule un rideau rayé de crasse : on a de ces pudeurs dans le dénuement » (*ibid.* : 170).

Dans la pratique de la perte de la parole qu'est l'écriture de l'exilé, un quatrième rapport à l'image relève de la mise en exergue de l'identité par le biais du décalage « entre l'image pour soi et l'image pour autrui » (Lipiansky, 1992 : 200) : « Alors, je vis le Christ voilé... Qu'ai-je vu d'emblée dans ce bloc de pierre que la patience et la hardiesse des ciseaux avaient rendu tout de souplesse au regard ? Le voile. Le voile de marbre. Le voile de marbre que l'on eût dit mouillé. Le voile de marbre plié, déplié se résorbant dans les creux d'un corps captif, d'une subtilité de gaze sur la saillie des veines, si intime, des membres ou du front ; sur les ressauts du visage vaguement tourné, des genoux fléchis, des pieds à jamais sans sol qui semblent vouloir le tendre, l'étirer, provoquer son glissement, s'en défaire » (Bianciotti, 1995 : 35-36). Dans cette perspective, ce que l'image renferme pour l'exilé ne se limite pas à un repère, à une trace dans un parcours ou à une preuve témoignant le franchissement d'un passage. Ce que l'image renferme ici est l'essence même du parcours conduisant à l'exil, c'est-à-dire la fracture entre la propre identification de l'écrivain à un espace et l'identification que lui confère autrui dans le même espace : « J'ai beau habiter Paris depuis trente cinq ans, je ne passe jamais un pont sans que je les salue toutes les deux : la Seine, droite au regard, mais aussi sinieuse que la vie, et la jeune tourière de la Trinita dei Monti qui empêcha que je meure d'inanition » (*ibid.* : 132).

Le cinquième indice de la continuité spatiale dont participe la communication identitaire de l'écrivain exilé est le mouvement qui caractérise son cheminement. Le mouvement converti en texte montre qu'avant tout – et pourquoi pas, également, après tout – « l'identité est une affaire de sens issue d'une contextualisation de soi » (Mucchielli, 1999 : 23). Plus exactement, l'exil apparaît dans la communication identitaire de l'exilé comme dimension fondamentale de l'identification de soi transmissible dans la mesure où la mobilité devient un facteur lui permettant de saisir le reformatage de son image à travers l'espace : « Il

convient de ne pas trop connaître le lendemain ; y voir clair est plus terrible que l'obscurité. Au reste, pour tenir debout il faut apprendre à tomber. J'en acquis très tôt la certitude et que c'était la seule chose qui nous incombe, notre seule contribution au destin... Aussi ai-je quitté la plaine natale, et les miens, avant la puberté ; à dix huit ans le refuge que m'offrit le séminaire ; et, six ans plus tard, mon pays ; tout cela, et davantage ceci, sans moyens, juste une manière d'instinct de bête traquée et l'ambition de me confondre au plus vite avec l'idée que je nourrissais de moi-même » (Bianciotti, 1995 : 7-8). Cependant, ce reformatage, ressenti parfois par l'écrivain exilé comme un dépouillement complet de soi-même, reste toujours ancré dans l'espace. Par sa capacité de marquer les fractures et en même temps de relier les discontinuités spatiales, la mobilité rattache résolument l'exil comme référence identitaire, aux formes de l'espace : « Il y a des moments où l'on est dépossédé de tout ce qui existe, non seulement de ce que l'on croyait à soi mais de soi-même ; et l'on ne sait pas comment on marche ni qui marche. Oui, je marchais, je me vois passer un pont, gagner le coté ombré du fleuve et déposer les fleurs sur le parapet ; ce courant exténué d'eau verdâtre qu'est le Tibre, ne le méritait pas » (*ibid.* : 127).

Toutefois, la mobilité de l'exilé ne saura rien communiquer en absence du corps (Lipianski, 1998 : 23-24), cet autre espace, lieu d'espaces multiples, qui la déploie dans l'étendue géographique : « Le corps s'est mis à parler plus fort que l'esprit : je l'ai promené de-ci de-là par les traverses des chimères ; utilisé, joui, usé » (Bianciotti, 1995 : 332). Dans le cheminement de l'exilé, la mobilité envahit tous les espaces qui s'enchevêtrent pour accueillir, dans la conscience, les identifications d'autrui et les identifications à autrui. Ensuite, elle transmet ces identifications à travers le corps de l'exilé, corps libre, mais en mouvement incertain : « Je peux aller où bon me semble – je suis ivre mort » (*ibid.* : 105-106). En envahissant le corps, la mobilité met définitivement l'exilé dans un rapport tendu avec les formes, c'est-à-dire avec les découpages, les limites de l'espace. Plus exactement, par le jeu de leurs précaires agencements, ces fractures spatiales font apparaître dans la communication identitaire de l'exilé une autre logique, une logique ambiguë car elle s'avère à la fois contrariante et libératrice, la logique de l'espace borné.

## L'espace borné

Dans la construction du sens de l'exil, le parcours comme forme d'espace est toujours accompagné d'une deuxième détermination spatiale : la frontière. En fait, l'exilé construit le sens de son identité, non seulement par une inéluctable confrontation avec une ou plusieurs

fractures de l'espace, mais aussi par une adhésion à une inextricable obligation de franchir ces délimitations. Toute dérogation à cette condition vide le concept d'exil de sens. L'absence de franchissement de délimitations spatiales empêche le cheminement d'aboutir à une situation d'exil. Ceci explique pourquoi la communication identitaire de l'exilé – qui subit la perte d'un espace – saisit toute occasion pour mettre en évidence le rapport de l'écrivain aux bornes structurantes de cet espace. Les principaux indices de ce rapport sont l'attachement à l'espace vécu comme théâtre de légitimation, la référence spatiale porteuse des prototypes identitaires, la mise en perspective de lieux fondateurs d'une symbolique et le renvoi au passage comme espace révélateur de différences.

En situation d'exil, l'attachement à l'espace vécu est une dimension individuelle de la recomposition d'un espace local. Il s'agit de réagir aux déterminations – sur lesquelles repose, d'ailleurs, le sens le plus ancien de l'exil – instaurées par la division de l'espace. Cet attachement de l'exilé à l'espace vécu répond au besoin de mettre en place un théâtre de légitimation pour sa situation d'étranger. En effet, pour lui, légitimer c'est rendre légitime, c'est-à-dire fonder en droit<sup>3</sup> sa condition d'étranger. Le repli sur l'espace de proximité apparaît alors comme l'effet du sentiment d'agression extérieure (Auriac, 1986 : 216-218) qui guette sans cesse l'exilé. Ce sentiment, lui donne, paradoxalement – c'est en raison de la délimitation de l'espace qu'il est en situation d'exil et c'est en s'offrant un espace délimité qu'il s'efforce d'échapper à son infortune d'exilé –, le droit à un espace et le droit d'un espace clôturé, borné. La plupart du temps, précaire, vétuste, insalubre, exigü, le contenu de cet espace de proximité lui confère néanmoins une identité et par conséquent le droit au rêve en signe de droit à la vie : « La place qu'elle pouvait m'offrir ? La moitié d'un couloir divisé par une cloison en contreplaqué avec, en haut, une découpe où pendait une ampoule, ce qui laissait présager de l'autre côté, un deuxième locataire. Le lit, encastré entre les murs qui râpaient draps et couverture au moindre mouvement, et plus encore si on les tirait sans précaution pour les aérer, sentir la propreté. J'y entrerais assis, à reculons et en sortirais à quatre pattes. La penderie ? Des clous avec des cintres en fil de fer et, derrière le semblant de rideau qui séparait ma couche de l'entrée, un portemanteau à usage commun où j'accrocherai mon poil de chameau. Un jour, j'y verrai une capeline fleurie, à larges bords, comme on en voit aux mariages ; c'était au réveil ; dans mon sommeil j'avais cru entendre un rire de femme » (Bianciotti, 1995 : 83-84).

---

<sup>3</sup> Le mot vient du latin *legitimus*, qui vient lui-même de *lex* (*legis*), c'est-à-dire « loi ».

Un second indice de l'exil vécu par l'écrivain comme un espace délimité est le recours qu'il s'autorise à des références spatiales porteuses de prototypes identitaires<sup>1</sup>. Les prototypes identitaires sont « des personnes réelles ou imaginaires affectivement investies et qui sont à l'origine des mots comme qualités (positives et négatives) adoptées par le Soi » (Zavalloni, Louis-Guerin, 1988 : 181). Ces personnes-prototypes s'inscrivent dans un espace amené à la conscience, sans doute, d'une manière peu claire, par le raccourci d'histoires qui déambulent dans l'esprit au gré de la subjectivité flagrante de l'exil. Mais, ces prototypes identitaires, habitants de la périphérie de la conscience de l'écrivain exilé, réactivent dans la communication de son identité les espaces auxquels son expérience le lie : « Tchekhov... Son nom suffit à me reconduire au cercle russe des exilés de Rome. Au reste, je n'avais pas encore dévisagé à mon aise les exilés, que le souvenir de Liubov traversait mon esprit. Liubov, forcé de vendre à un rustre, un promoteur immobilier, l'immense propriété d'enfance qui demain ne sera plus, pour réparer les conséquences de sa légèreté et continuer à jouir à Paris, ou ailleurs, des mille frivolités qui l'ont menées au désastre » (Bianciotti, 1995 : 97).

La mise en perspective d'un espace inscrit dans le passé comme lieu fondateur d'une symbolique constitutive de l'expérience de l'exil est le troisième indice majeur du besoin communicationnel éprouvé par l'écrivain de se rattacher à un espace borné. Cette mise en perspective réactive le processus d'ajustement et de définition mutuels englobant les symboliques d'intériorité et d'extériorité dont participent les interfaces qui organisent dès le départ l'existence de l'exilé. Sa naissance, repère immuable de son parcours, est mise en perspective à la fois par l'espace intérieur aux murs, la maison – « Je ne me suis senti sur terre dans la lumière de ce jour-là, qu'à l'intérieur d'une maison intacte avec des patios bordés de galeries ouvertes. Elle me parut familière ; [...] Avais-je retrouvé l'archétype de la maison entr'aperçue lors du passage à la vie ? On est facilement platonicien à Pompei » (*ibid.* : 41) – et par l'espace extérieur aux murs, la place : « Je me rappelle l'horloge de la place, soleil jaune dans l'heure entre chien et loup : il marquait l'heure de ma naissance, selon l'inventaire de ma mère, mais de l'autre coté du globe » (*ibid.* : 171-172). Certes, le symbolique, lieu privilégié de l'émancipation de la perte de la parole, met du langage à la place du réel, de façon à ce que ce procédé d'identification soit commun, compris et intelligible (Barthes, 1957). Cependant, l'écrivain ne peut avoir accès à l'univers symbolique qu'en passant par les limites de l'autre, et implicitement par l'acceptation des limites dont participe la réalité du symbolique. L'espace

---

<sup>1</sup> Le concept de prototypicalité est l'un des produits de la « révolution roschienne » (Neisser, 1987) des années 70 (Rosch, 1978).

d'identification avec l'autre est donc l'espace fondateur de son identité par sa capacité de rappeler les délimitations spatiales qui ancrent son vécu dans le réel du symbolique : « Voici en vrac, à portée du regard, l'imagerie napolitaine que le cinéma m'a léguée : le pêle-mêle et la poussée des passants ; la fuite rectiligne ou sinueuse des venelles ; les murs lézardés, décrépis ; les habitations qui consistent en une seule chambre souvent sans fenêtre, avec, en manière de porte, une large ouverture façonnée dans le mur à même la ruelle sans trottoir où, de façon communautaire, elle se prolonge : le basso, ancêtre archaïque du living-room, où on vit, on dort, on cuisine, on mange, on fait l'amour, on procréé et on meurt ; et voici le grand théâtre de draps qui pavoisent de blanc les perspectives, tendus sur des cordelettes reliant des balcons vis-à-vis où se laissent entrevoir ici, une chevelure espagnole piquée d'une fleur rouge, là, un fichu noir noué sous le menton » (Bianciotti, 1995 : 19).

Enfin, le passage, usage d'un espace où confondre « entrée » et « sortie » constitue le principe fonctionnel de base, est le quatrième indice du rapport entretenu par l'écrivain exilé avec les délimitations spatiales. Il s'agit d'un processus de transformation, de déplacement, de dérive occasionnelle. Le passage, une fois franchi, pose le problème du retour. Communiquer son identité d'exilé, c'est transmettre l'expérience du retour plongé désormais dans « l'oscillation inexorable de la différence » (Crespi, 1982 : 196) ; c'est transmettre l'expérience du renvoi permanent au non-lieu de son existence : « Quinze ans plus tard, invité en Argentine par ce même frère, à l'époque en train de prendre le relais de ma mère en tant que mémorialiste de la famille, je me suis rendu chez la sibylle. Je me rappelle l'odeur aillée de son antre, les rideaux de macramé, les mouches lentes qui planaient autour de son chignon orné dépingles en strass, et ses yeux boulus qui s'approfondissaient et ressortaient en cadence ; je me rappelle enfin le hiératisme subit de la créole qui m'indiquait la porte en s'écriant d'une voix éraillée, mais péremptoire : je ne veux pas de revenant chez moi » (Bianciotti, 1995 : 136). Le passage est, dans la communication identitaire de l'écrivain exilé, révélateur des différences, c'est-à-dire d'une catégorie originaire, sans pour autant qu'elle soit en elle-même une origine (Heidegger, 1929). Il est le lieu de comparaison et de prise de conscience : « Maintenant, je butais contre les dernières limites : rien entre la déchéance extrême, la chute et moi, que le souvenir de ce quignon de pain grignoté trois jours auparavant, et la générosité, que je célébrerais toujours, des fontaines de Rome » (*ibid.* : 115-116). Il s'agit d'une conscience qui « n'est pas la différence, mais le lieu de la différence et en même temps identité » (Crespi, 1982 : 16). Le passage ne se présente pas, donc, dans la communication identitaire, comme une solution. Son rôle est de faire découvrir le problème de la différence

« in-formé » par l'expérience de l'écrivain : « Sans domicile fixe, j'avais surmonté ma répugnance et m'étais rendu à l'ambassade d'Argentine afin que l'on prit soin de mon courrier... À Rome, ... Si je voulais m'ouvrir un chemin dans les milieux du cinéma, voire du théâtre, il fallait que j'habite l'un des grands hôtels de la ville, la chambre la plus modeste, certes : seule l'adresse comptait, et les pourboires distribués avec discernement, mais d'emblée, au personnel » (Bianciotti, 1995 : 58-59).

## Conclusion

Eu égard à la vérification de l'hypothèse formulée au départ, sans que pour autant celle-ci puisse devenir pleinement une thèse<sup>5</sup>, il est pertinent de conclure cette approche partielle sur la communication écrite de l'identité de l'exilé en reformulant la question initiale : l'écriture comme pratique de la perte de la parole réactive-t-elle l'expérience de l'exil dans la construction d'une identité d'exilé par les mêmes moyens que la prise de la parole ? La similitude des moyens ne doit pas estomper, voire même recouvrir complètement, la spécificité qui permet, tout de même, de distinguer perte et prise de la parole. Sans doute, en fin d'analyse, semble-t-il plus approprié de se demander quel est l'apport de l'écriture de récits d'espace à la construction du sens identitaire. La réponse se préfigure alors à partir d'une nouvelle hypothèse. Les récits d'espace enrichissent la construction du sens identitaire dans les textes de l'exilé par la mise en perspective de deux ouvertures et en même temps par le renforcement d'une ambiguïté. La première ouverture est celle de la recherche de la parole : si l'exilé entreprend la démarche de déployer publiquement son identité par le moyen de la communication écrite, en l'occurrence par le livre, c'est parce que manifestement il cherche à parler. La deuxième est celle de l'absence de la parole, avatar de l'espace de la mort dans l'expérience de l'exilé : si l'exilé écrit avec son corps, c'est parce son corps est devenu écriture. La dernière est l'ambiguïté. D'une part, en perdant la parole l'exilé cherche à parler, c'est-à-dire il se met toujours et encore en position de recommencement d'exil, une façon de mourir. D'autre part, en communiquant son identité en absence de la parole, signe de la mort, il ne peut plus, d'une certaine manière, mourir.

---

<sup>5</sup> La réserve portée ici vient de l'inscription de cette recherche sur H. Bianciotti dans le contexte d'une étude plus vaste, actuellement en cours. Méthodologiquement, avant de généraliser, la mise à l'épreuve de l'hypothèse dans les textes d'autres exilés – S. Beckett, É. Cioran, J. Conrad, E. Hemingway, Panait Istrati, J. Joyce, V. Nabokov, Tr. Tzara, R. M. Rilke, etc. – doit aboutir aux mêmes résultats.

## Références

- Auriac F., 1986, *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Hachette.
- Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris, Éd. Le Seuil, 1995.
- Bianciotti H., 1995, *Le pas si lent de l'amour*, Paris, Grasset.
- Calhoun C., 1994, *Social Theory and the Politics of Identity*, Oxford, Blackwell.
- Cassirer E., 1972, *La philosophie des formes symboliques*, trad. de l'allemand par J. Lacoste, Paris, Éd. de Minuit.
- Castells M., 1997, *Le pouvoir de l'identité*, trad. de l'anglais par P. Chemla, Paris, Fayard, 1999.
- Certeau M. de, 1990, *L'invention du quotidien. Art de faire*, Paris, Gallimard.
- Crespi F., 1982, *Médiation symbolique et société*, Paris, Éd. Méridiens.
- Debray R., 1994, *Manifestes médiologiques*, Paris, Gallimard.
- Gürsel N., 2003, *Écriture de l'exil, exil de l'écriture*, site [www.bleublancurc.com](http://www.bleublancurc.com), consulté le 19/05/2003.
- Heidegger M., 1929, *Identité et différence*. In *Questions I*, trad. de l'allemand par H. Corbin, R. Munier, A. de Waelhens et al., Paris, Gallimard, 1968.
- Lipianski E. M., 1992, *Identité et communication*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1998, « L'identité personnelle », pp. 21-27, in : Ruano-Borbalan J.-Cl., dir., *L'identité : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Éd. Sciences humaines.
- Mucchielli A., 1999, *L'identité*, Paris, Presses universitaires de France.
- Neisser U., 1987, *Concepts and Conceptual Development : Ecological and Intellectual Factors in Categorization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Ricœur P., 1986, *Du texte à l'action*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Rosch E., 1987, *Principles of Categorization*, Hillsdale, Erlbaum.
- Sainsaulieu R., 1988, *L'identité au travail*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Sénèque, 1992, *Consolations*, trad. du latin par C. Lazam, Paris, Éd. Rivages.
- Wolton D., 1997, *Penser la communication*, Paris, Flammarion.
- Zavalloni M., Louis-Guerin C., 1988, « La transdimensionnalité des mots identitaires : exploration égo-écologique », *Revue internationale de psychologie sociale*, 2, pp. 173-187.